

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 36; M^{mes} Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

GRAND-THEATRE.

Deuxième et troisième débuts de M^{lle} Dutertre, forte jeune première — Premier début de M^{me} Joigny, fort premier rôle. — Les Enfants d'Edouard.

Nos prévisions ont été trompées : M^{lle} Dutertre a achevé ses débuts au bruit des sifflets. M^{lle} Dutertre manque d'ame ; son débit est juste, mais froid et monotone : son organe n'a pas de souplesse et de moelleux, il ne vibre pas au cœur, il est sec et dur. M^{lle} Dutertre possède une grande entente de la scène, elle a de la noblesse et une bonne tenue ; mais nous ne lui croyons pas les qualités nécessaires à son emploi dans les ouvrages de l'école moderne, l'entraînement et la chaleur d'ame. Bien placée dans les grandes coquettes et dans les rôles forts du répertoire classique, elle laisserait une grande lacune dans le nouveau répertoire, et nous ne voyons à ses côtés aucune femme capable de la combler. L'impossibilité de se montrer dans des rôles de prédilection, vu l'absence de plusieurs sujets de la comédie, a dû nuire aux débuts de M^{lle} Dutertre. Mais le public, appelé à prononcer sur les ouvrages qu'on lui offrait, a prononcé, et son jugement n'a pas été favorable à la débutante.

M^{me} Joigny, dès sa première apparition, s'est vue en butte à la raillerie et à l'animadversion du public. M^{me} Joigny n'est pas à la hauteur de son emploi sur notre scène ; elle dit avec justesse, mais ses moyens la trahissent ; elle n'a rien de dramatique, rien de théâtral ; mais fût-elle mauvaise, pitoyable même, nous n'approuverions jamais le traitement ignoble et cruel qu'on lui a fait subir. D'ironiques bravos l'ont accompagnée pendant les deux derniers actes de *Les Enfants d'Edouard*, et une insultante couronne de fleurs flétries est venue mettre le comble à l'ignominieuse conduite de quelques per-

sonnes à son égard : cette scène a eu lieu aux applaudissements de la salle. Sifflez un artiste, puisque vous n'avez pas d'autre moyen de le repousser d'une scène où vous ne voulez plus qu'il figure, mais ne l'insultez pas, mais ne l'humiliez pas ; n'ajoutez pas la honte à son malheur. Détruisez son présent, son avenir même, vous le pouvez ; mais ne vous moquez pas de lui, ne lui crachez pas au visage. L'artiste n'est plus un esclave, un paria, un corps étranger à notre société ; il a droit au respect du public, comme le public a droit au sien.

M^{me} Joigny s'est retirée de notre scène ; elle a dû emporter avec elle de tristes regrets de sa tentative et une fâcheuse opinion de ceux qui ont oublié à son égard toutes les convenances dues à une femme.

M. Joigny, que l'on avait emprunté au Gymnase, nous a rendu lord Buckingham d'une manière assez nouvelle. On eût dit un personnage de vaudeville accolé au drame, tant il en avait diminué les proportions. Nous n'avons pas reconnu, à travers son accoutrement de chevalier, le plus coquet et le plus élégant des courtisans d'alors. Nous conseillerions volontiers à M. Provence de ne pas ravir M. Joigny à ses études de vaudeville ; c'est bien assez pour sa mémoire.

M^{me} Fouché nous a semblé encore au dessous de sa tâche. C'est un emploi tout-à-fait inférieur qu'il lui faudrait.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Qu'elle commence donc sérieusement par de petits rôles, qu'elle se livre à des études consciencieuses ; elle a en son mari un bon maître ; qu'elle le consulte et travaille. Mais, avant tout, il nous faut une jeune première ingénuité, et nous ne la trouvons pas en M^{me} Fouché.

Jamais représentation des *Enfants d'Edouard* n'a été plus déplorable. MM. Valmore et Duprez ont fait tous leurs efforts pour lutter contre les impressions fâcheuses que laissaient leurs camarades, et l'un et l'autre ont été applaudis.

C'en est fait de la comédie, si on ne lui donne pas de meilleurs interprètes et si on ne complète pas son cadre. Nous n'avons ni pères-nobles, ni financiers. Comment jouera-t-on *Chatterton*, et *Angelo*, si nous n'avons pas en femmes deux premiers rôles.

— Hier, mercredi, l'exécution du *Pré aux Clercs* a été des plus remarquables. La nombreuse assemblée qu'avait attirée cet ouvrage n'a eu que des bravos pour la manière dont M. Sylvain a chanté : *O ma tendre amie !* — Nous lui conseillerons à l'avenir de ne pas saluer le public après une salve d'applaudissements : qu'il laisse aux chanteurs italiens cette bannale coutume qui rompt toute illusion scénique. L'artiste qui a bien joué et que l'on applaudit ne doit rien au public ; ils sont quitte l'un et l'autre.

M^{me} Bouvaret a été charmante dans tout le cours de son rôle. Son duo avec Girod-Chardon leur a valu à tous deux de légitimes marques d'approbation. M^{me} Bouvaret et M. Chardon sont adoptés.

Si l'on ne jugeait pas M^{me} Rickmans par comparaison avec sa devancière, M^{me} Vadé-Bibre, dont le talent est incontestable, on serait moins sévère et plus juste à son égard. Lorsque M^{me} Vadé-Bibre vint sur notre théâtre, elle n'était pas, on doit se le rappeler, ce que nous l'avons vue ensuite. M^{me} Rickmans peut donc acquérir ce qui lui manque et devenir sous nos yeux une plus habile cantatrice. M^{me} Rickmans a de la voix, mais elle n'a pas encore l'assurance qui permet de développer tous ses moyens ; l'émotion la paralysait visiblement, et nous attendons son troisième début.

Nous demandons pardon à M^{me} Derancourt s'il faut toujours avec elle répéter la formule de l'éloge.

M. Fouché a très-bien rendu le personnage de *Commingses*.

A demain la reprise du *Masaniello* de Carafa et le 5^e début de M. Delpoux.

L. B.

GYMNASE LYONNAIS.

Rentrée de M. Alexandre. — *Etre aimé ou Mourir*, vaudeville.

M^{me} Clotilde Bonnavet est aimée de M. Ferdinand. S'il s'agissait d'une jeune fille, M. Ferdinand parlerait sans doute mariage ; mais il est question d'une femme, et c'est à une autre série de moyens que le séducteur a recours : il menace de se donner la mort. Par malheur M^{me} Bonnavet a déjà inspiré une passion violente, à laquelle rien n'a manqué, pas même le dénouement obligé de toute passion sans espoir, le suicide. Le hasard a mis Ferdinand dans la confidence de cette aventure ; il a recueilli l'expression des remords de Clotilde, excellente femme qui se promet bien de ne pas charger sa conscience d'un second homicide. Quel homme, dans une position analogue, résisterait au désir de mettre à profit une semblable découverte ? Ferdinand touche au but. A demi-vaincue par les menaces toujours plus effrayantes de l'impétueux jeune homme, Clotilde promet tout, résolue à tout tenir, excepté les sermens qu'elle fit autrefois à l'estimable notaire, son légitime époux. Qui donc viendra au secours de l'honnête tabellion, trop occupé de ses minutes pour veiller à la garde de son honneur ? Eh ! parbleu ! voici Fanny, la sœur de Ferdinand, l'amie de Clotilde. — Bonjour, Fanny. — Bonjour, Clotilde. — Entre deux jeunes femmes les confidences marchent vite en peu de temps. Clotilde raconte ses perplexités. Fanny, que la mort d'un premier mari vient de rendre à la liberté, parle de ses nouveaux projets pour l'avenir. Elle vient au devant de son prétendu, charmant jeune

homme dont le cœur, vierge encore, s'est épris de belle passion pour la séduisante veuve. Vous devinez l'à-propos de cette rencontre. L'adolescent au cœur vierge n'est autre que le premier amant de Clotilde ; il a voulu se donner la mort dans une heure de désespoir ; mais la raison, et quelques joyeux amis aidant, ses projets sinistres se sont évanouis avec son amour, et, pour ce grand œuvre, il a suffi d'un excellent déjeuner, arrosé de quelques bouteilles de Champagne. Vous dire le désappointement de Clotilde, à cette découverte, serait chose oiseuse ; interrogez, à ce sujet, la première femme que vous rencontrerez. Malheureusement pour lui, Ferdinand ignore ce nouvel incident ; il arrive au rendez-vous, plein de cette aimable assurance que donne la certitude du succès. Etonné de l'accueil qu'il reçoit de Clotilde, il se rejette de plus belle dans les exagérations mélodramatiques de son premier rôle. — Vous le voulez, Madame : eh bien ! la mort ! Et ce balcon.... Clotilde ne fait pas un pas pour l'arrêter. Il menace alors sur tous les tons, mais toujours en vain ; le mot de pistolet lui échappe, et à peine ce mot est-il prononcé, que Clotilde lui jette la clef de son secrétaire, où reposent dans leur boîte les instrumens du meurtre. — Nouvelle hésitation. — Eh bien ! monsieur, qu'attendez-vous donc ? — Oh ! non, Madame, non : vous vous réjouiriez trop de ma mort ; je vivrai pour me venger.

Ferdinand est un fou, M^{me} Bonnavet la plus imprudente des femmes ; et M. Scribe se trompe étrangement s'il croit avoir aiguisé une épigramme contre les suicides par amour : il n'y avait là pas plus d'amour qu'il ne pouvoit y avoir de suicide. C'est une bonne et dure vérité jetée à la face des amours-propres féminins, aussi mal justifiés que celui de M^{me} Bonnavet, et voilà tout. *Etre aimé ou Mourir* n'exercera pas plus d'influence contre la manie du suicide que *Bertrand et Raton* contre les tentatives révolutionnaires.

M^{mes} Herliska-Clotilde s'est montrée remarquable de naturel et de naïveté : elle a été heureusement secondée par M. Alexandre, dont le public avait déjà applaudi la rentrée et le talent dans le rôle difficile du *Diplomate*.

CARL.

FEUILLETS TROUVÉS A L'ILE D'ELBE.

1815.

« La société politique en Europe chancelle : sa chute est prochaine. Trônes et rois, peuples et cités, tout sera entraîné, nulle puissance humaine n'est capable d'y résister.

« La force même d'Atlas, qui soutenait le ciel, succomberait sous le poids d'un édifice qui s'ouvre et craque de toutes parts. Ainsi le fruit mûri par la saison tombe sans qu'on le touche : de même les états se réduisent en poussière, sans qu'on les ébranle, dès que leur automne est venu. L'Europe civilisée est arrivée au point où se trouvait la vieille Italie, lorsque l'aigle fatiguée ploya ses ailes et s'abattit. L'orage de la Révolution, après avoir plané sur la France, s'étendra vers le Nord, et couvrira d'une nuit profonde l'ancien continent ; chargés de matières électriques, les nuages s'embraseront ; il faut que le tonnerre gronde : le tonnerre épure l'air.

« Moi seul je pouvais sauver le monde, et nul autre. Je lui aurais donné à vider, en un seul trait, le calice

des douleurs ; il faudra maintenant qu'il le boive goutte à goutte. Insensés ! ils se croient sauvés parce qu'ils m'ont détrôné ! Ils ne sentent pas qu'ils ont brisé l'anneau de fer qui retenait, au port, le navire arraché à la tempête ; ils ne sentent pas que les peuples ne peuvent plus se passer de despotisme, et que j'en avais la vertu.

« Ainsi que le corps humain, les états ont des ressorts qui vieillissent et s'usent. Quand ces ressorts sont dans leur force, ils vont d'eux-mêmes sans le secours des hommes chargés de les faire mouvoir ; ils font plus, et soutiennent ces hommes en les obligeant à suivre le fardeau de la machine ; mais quand les ressorts sont usés, il faut alors que les hommes soient forts. Si deux ou trois empereurs ont retardé la chute de l'empire romain, c'est que leur génie était partout, suppléait à tout.

« Voyez la France en 1789 ! les factieux sont venus toucher le trône, il est tombé en poussière. Je l'ai refait. Les peuples m'ont vu prendre quatre planches et un tapis de velours ; il n'y avait là rien de bien important ; mais j'étais dessus, le trône était moi, car la force était en moi : mes successeurs n'avaient plus qu'à dormir. On se serait long-temps rappelé qu'à leur place j'avais donné des lois au monde : leur trône aurait été autre chose aux yeux des peuples que quatre planches et un tapis de velours.

« Le mal qui travaille l'Europe m'est connu. Les classes inférieures sont devenues trop nombreuses. Les classes supérieures ne se sont point accrues en proportion ; c'est la faute des rois ; il fallait tirer d'en-bas tout ce qui demande à monter : c'est ce que je faisais. Je n'avais pas permis que l'orgueil de ma noblesse l'empêchât de se recruter : avec ma légion d'honneur j'enrégimentais tous ceux qui sortaient de la foule, n'importe comment : bravoure, esprit, talents, fortune, tout était bon, pourvu qu'il y eût supériorité ; j'avais soin également de forcer les familles nobles à donner leurs filles à des hommes sans bien : c'était un pauvre de moins et un riche de plus.

« J'en agissais de même avec les anciens noms, je les mêlais avec les nouveaux. Ce mélange ajoutait au poids des uns et diminuait le poids des autres. Je rétablissais ainsi l'équilibre rompu par la vanité.

« Pour soulager le sol de la France, je jetais des hommes dans les pays conquis. Les peuples trop rassemblés sont turbulents ; au lieu de les laisser s'amonceler sur un point, il faut les étendre. Pour tout ce qui touche à la politique des peuples anciens, quoique féroce, elle mérite d'être étudiée. Lorsque le nombre des esclaves alarmait la cité, ils les faisaient égorger dans un temple. C'est une action infâme sans doute, mais elle faisait connaître qu'ils sentaient la nécessité d'émonder

l'arbre de temps en temps. Ce n'était pas seulement par le fer qu'ils diminuaient les classes souffrantes, c'était en distribuant aux pauvres citoyens, après la guerre, les terres des vaincus. A défaut de terres, je distribuais, lorsque j'avais conquis, j'établissais des dotations dans les provinces que je réunissais à l'empire.

« Ce n'était pas assez, j'aurais fait plus. Les anciens avaient une autre politique : ils allaient au loin fonder des colonies. L'exemple est bon à suivre. J'y songeais, je méditais un projet digne de mon siècle et de la postérité. Maître de la Russie, je demandais la Grèce aux Ottomans. S'ils l'avaient refusée, je marchais sur Constantinople ; je faisais de Venise un arsenal, et je m'élançais sur le Croissant. Je lui portais la terreur qu'il nous apporta jadis ; ainsi je payais la dette de l'Allemagne, comme à Rosback j'ai payé la dette de la France aux soldats de Frédéric. La Grèce à moi, je faisais un appel à l'Europe. Je renouvelais les croisades, en leur donnant la couleur de mon siècle. Athènes eût été pour mon expédition ce que fut Jérusalem à Godefroy. De tous les hommes inutiles et sans bien, qui embarrassent les états de l'Europe, je faisais des Spartiates et des Athéniens. Les poètes m'auraient secondé, leur imagination, amante du merveilleux et des grands souvenirs, se serait embrasée. J'aurais été l'ermite Pierre de mon siècle. Je donnais par-là 300 ans de plus à l'Europe. »

NAPOLÉON.

LES NON-COMPRIS.

Il existe de par le monde littéraire une infinité de gens malheureux, y compris les *non-compris*. Il y a quatre sortes de non-compris : première sorte, le non-compris *poète* ; seconde sorte, le non-compris *romancier* ; troisième sorte, le non-compris *auteur dramatique* ; quatrième sorte, le non-compris *journaliste*. Vous comprenez.

Par exemple, vous êtes poète, c'est-à-dire vous n'avez pas le sens commun, mais vous rimez plus richement que Richelet (excusez les consonnances) ; vous avez l'hémistiche souple, la période facile, l'enjambement heureux, et vous publiez un volume de ballades, de sonnets, d'harmonies, le tout sur grandes marges, avec vignettes ou même épigraphes tirées de vos Oeuvres inédites. Voilà votre génie poétique affiché aux quatre coins de la ville : votre chef-d'œuvre proclamé dans les journaux, votre élection à l'Académie certaine pour l'an prochain... Il ne vous reste plus qu'un petit pas à franchir, le petit pas qui sépare la boutique de votre libraire du cabinet où le lecteur doit vous juger en dernier ressort. Ce petit pas est franchi, le lecteur vous tient par les oreilles de votre poésie, il vous *flaire*, il vous examine, il secoue la tête, ses yeux se ferment, il dort. Vous êtes jugé.

Qu'allez-vous faire? rappeler de cette sentence? elle est sans appel. Vous pendre? moyen usé. Vous jeter à l'eau? sottise. Vous empoisonner? ridicule. Vous asphyxier? fadaise. On vous enterrerait, vous et votre honte, et dans vingt-quatre heures il ne serait plus question de vous.

Au lieu de vous abandonner au désespoir, au lieu de douter de votre avenir, de jeter le manche de votre corps après la coignée de votre âme, vous rehaussez votre menton à quatre pouces au-dessus de la cravate, vous vous dressez sur la pointe des pieds, vous vous coiffez d'une couronne triomphale, vous mettez votre génie sur le coin de l'oreille, et, prenant un air de vainqueur, vous dites avec cet aplomb qui sied si bien aux hommes : « Le siècle n'est pas à ma hauteur; je ne suis pas compris. » Je sais bon nombre de gens qui se consolent ainsi de n'être rien, de ne parvenir à rien. « On ne nous comprend pas, disent-ils. »

Voyez un de ces enragés faiseurs de romans, véritable peste littéraire, empoisonneurs de morale, dilapidateurs de bon sens, voyez-le répondant à un de ses amis, qui l'interroge sur le succès de son dernier livre : Ne m'en parlez pas, mon cher, soupire-t-il, Renduel n'a vendu que trois exemplaires de mon *Spectre*; le public ne m'a pas compris.

Etre non-compris devient un refuge admirable contre les atteintes de la honte. Nul n'ose avouer que vous êtes un sot; mais tous peuvent dire avec une sorte de satisfaction : *Non compris! pas compris!*

Jamais l'amour-propre littéraire ne s'était retranché derrière une excuse plus bouffonne. C'est l'excuse du poète qui divague, du romancier qui s'égare, de l'auteur dramatique qui tombe. L'autre jour, j'entendais un dramaturge s'écrier pendant la représentation de son œuvre sifflée à toute outrance : que diable voulez-vous? ces gens-là ne me comprennent pas!

Quel est donc le siècle où nous vivons, grand Dieu! siècle ténébreux, obscur, obtus, devant qui l'on sème des chefs-d'œuvre, lesquels passent inaperçus et conspués! siècle aveugle, qui ne voit pas les ailes de ses poètes fatiguer la nue! siècle barbare qui poursuit ses illustrations du même esprit insolent dont jadis les noirs habitants du désert poursuivaient le soleil de J.-B. Rousseau!

Vous verrez (tant l'univers a peu d'intelligence) que cet article lui-même ne sera compris de personne, et qu'on me rangera au nombre de ces écrivains périodiques dont tout le talent consiste à mettre le lecteur aux prises avec cette question : « Qu'est-ce que ce gaillard-là a voulu dire? » Comprends-pas!

CONCERT

DONNÉ

PAR M^{ME} SERVAGEAN.

DANS LA SALLE DE LA LOTERIE,

Le 23 Mai, à 8 heures du soir.

PROGRAMME.

- 1^o Symphonie de Bethoven.
- 2^o Couplets de *Lestocq*, avec refrain.
- 3^o Solo de trompette par M. LUIGINI.
- 4^o Polonaise des *Puritains* chantée par M^{me} SERVAGEAN et chœurs.
- 5^o Solo exécuté par M. DONJON.
- 6^o Duo de *Guillaume Tell*, chanté par M^{me} SERVAGEAN et M. T...
- 7^o Variations brillantes pour le violon, exécutées par M. CHERBLANC.
- 8^o Air du *Pirate*, chanté par M. T...
- 9^o Air de *Moïse*, chanté par M^{me} SERVAGEAN.
- 10^o Ouverture des *Francs-Juges*.

On peut se procurer des billets chez tous les marchands de musique et chez le concierge de la salle de la Loterie.



EN VENTE

LIBRAIRIE DE L. BOITEL, QUAI SAINT-ANTOINE, 56,

La quatrième Livraison

DE

LA REVUE DU LYONNAIS.

Cinq feuilles in-8^o grand-raisin,

SOMMAIRE.

Le Puy-en-Velay; *César Bertholon*. — Condamnation au feu de Garnier, de Lyon, pour s'être laissé changer en loup-garou; *Bolo*. — La Fête de l'Egalité à Lyon. — Notice sur l'ancien Autel d'Avenas; *A. Péricaud*. — Mœurs Lyonnaises; *Th. de S.* — Racine à Lyon; Collombet. — Tableaux de M. Biard à l'exposition de Paris. — Poésies d'Eugène Faure; *P. Y.* — Poésies de Philippe Jannot; *Kauffmann*. — Poésies de Florvil; *C. B.* — Revue musicale; *A. M.* — Ephémérides Lyonnaises.

PÂTE PECTORALE

DE REGNAULD AINÉ,

PHARMACIEN, A PARIS.

La *Gazette de santé* signale, dans son n^o 36, les propriétés de cette pâte pour guérir les rhumes, coqueluches, l'asthme, les catarrhes, et pour prévenir ainsi les maladies de poitrine.

Le seul dépôt, à Lyon, est chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafond, n^o 24.

On demande pour premier clerc à la campagne un jeune homme capable de diriger une étude en l'absence du notaire.

S'adresser à M^e Henry, notaire, place de la Préfecture, n^o 7, à Lyon.